

## Quelle éthique à partir de la cure analytique ?

Tout d'abord laissez-moi vous remercier d'être venus ce vendredi soir pour cette soirée-débat qui a pour thème central « Quelle éthique à partir de la cure psychanalytique ? »

D'emblée je remercie nos invités d'avoir accepté cette invitation qui n'est peut-être pas sans risque, j'y reviendrai. Les deux auteurs que nous avons invités ce soir ont tous deux une bibliographie qui n'est pas des moindres, je ne pourrai énumérer pour chacun d'eux la totalité de leurs ouvrages. Nicole Malinconi, d'origine belgo-italienne, a débuté sa carrière d'écrivain par « Hôpital silence », publié en 1985, et a poursuivi son travail d'écriture, pour lequel elle a reçu plusieurs prix dont le prix Rossel pour le livre « Nous deux », le prix de littérature française de la ville de Tournai pour « Rien ou presque » et le Grand Prix littéraire France-Communauté française de Belgique pour « Petit abécédaire de mots détournés ».

Roland Chemama est psychanalyste à Paris et membre de l'ALI. Il est également président de la Fondation européenne pour la psychanalyse. Il a dirigé avec B. Vandermersch le désormais célèbre Dictionnaire de la psychanalyse et est l'auteur de plusieurs ouvrages dont e.a. « Clivage et modernité » en 2003, « Dépression, la grande névrose contemporaine » en 2006, « La jouissance, enjeux et paradoxes » en 2007 et ce dernier « La psychanalyse comme éthique », livres parus en partie dans la collection Humus que dirige Jean-Pierre Lebrun chez Erès, Humus rebaptisé depuis peu Humus, le désir de l'analyste en acte, ce qui introduit à la question de ce soir.

« Séparation » et « La psychanalyse comme éthique », sont les deux ouvrages à partir desquels nous allons discuter ce soir, je remercie donc également les discutants Jacqueline Godfrind, psychanalyste et ancienne présidente de la Société belge de psychanalyse, Pierre Malengreau, psychanalyste et membre de l'Ecole de la Cause freudienne et Jean-Pierre Lebrun d'avoir accepté de participer à cette

discussion à propos et à partir de ces deux livres. Nous devons excuser Lina Balestriere qui ne peut malheureusement être présente ce soir. A eux quatre, ils sont les auteurs du livre « Ce qui est opérant dans la cure », paru en 2008 et qui a reçu le prix Oedipe.

Pourquoi une invitation qui n'est peut-être pas sans risque ? Parler de risque, c'est déjà amorcer la question de l'éthique, du moins telle que nous l'entendons, l'éthique ne se situe pas à l'abri du risque, surtout du risque de la parole et de ses effets. Je reprends ici ce qu'en dit R. Chemama : « *Dans la mesure où la parole de l'analysant ne rencontre jamais un terme où elle puisse se boucler, ... elle fait l'épreuve de l'absence de toute garantie* » (p.181)

D'où nous est venue l'idée de réunir ici ces deux auteurs et de les rejoindre autour de la question de l'éthique à partir de la cure ?

Je dois endosser ma responsabilité là. C'est après avoir refermé la dernière page du livre de Nicole Malinconi, « La séparation », que je me suis entendue dire « c'est une écriture éthique », et je ne savais pas bien, comme toujours quand ça vous vient ainsi, ce que je voulais dire par là. L'idée m'est donc venue d'inviter ces deux auteurs ensemble et de tenter cette discussion à partir du bord qui leur serait commun dans cette hypothèse de bord commun qui est la mienne, et qui a donné ce titre à notre soirée « Quelle éthique à partir de la cure analytique » ?

Peut-on parler de bord commun alors que Nicole Malinconi engage sa plume du lieu de l'analysant à partir de sa cure, et au-delà du travail de la cure tandis que Roland Chemama dès les premières pages amène la question de l'écrit du côté de l'analyste, questions qui portent « *sur le type d'engagement que l'on soutient en écrivant un livre de psychanalyse* »(p.13) ?

Je soutiendrai qu'il y a bord commun parce que tout analyste a été et est toujours analysant, et que c'est du lieu de son analyse qu'il aura pu s'autoriser non seulement à prendre en compte ce qu'il en est de ses formations de l'inconscient mais aussi, et par la suite, celles de ses analysants. Il n'y a pas de sujet analyste et de sujet analysant, il y a du sujet et celui-ci, en tant que sujet, « *est responsable de son inconscient* » (p.175)

Bord commun parce que dans les deux livres il est question de l'engagement de l'analyste dans la cure, engagement qui engage l'analysant dans son travail.

Mais je soutiendrai également que parler de bord commun dit aussi la limite du commun (comme-un), la limite de ce qui ne se rejoint pas et ne fait pas un, comme l'écrit Nicole quand elle parle de l'analyste et de l'analysant : « *Comme si les mots entre ces deux-là, leur imposaient des places irrémédiablement dissemblables mais les unissaient cependant, comme ça, par une sorte d'impossible* » (p.135)

La matérialité du bord commun est donc tissée d'un impossible. Pour le dire autrement cet impossible signe qu'il n'y a pas de rapport, que la singularité des désirs ne fait pas un.

Revenons aux deux ouvrages.

Pour ceux qui auront lu le livre de Nicole, qui l'auront parcouru de part en part, ils ne pourront qu'avoir été frappé par la traversée dont elle témoigne, témoigne n'est pas le mot qui convient, il serait plus juste de dire, la traversée qu'elle écrit, dans cette écriture qui est la sienne, une écriture faite de cette recherche lente et sans concession à la fois, recherche des mots pour dire, au plus près de l'indicible, ce singulier travail de la cure : « *Moi, j'avais tenté de le savoir, ..., plutôt tenté de le dire, de sortir les mots de cet enchevêtrement qui avait été enfoui jusque dans le corps* »... et plus loin... « *ces mots-là on les risque et on les perd ; d'ailleurs il faut peut-être les perdre pour qu'ils fassent leur ouvrage au-dedans* » (p.101)

Roland Chemama écrira à la fin de son ouvrage : « *Parler, dire je suis ceci c'est s'apercevoir d'emblée qu'il n'en est rien . Sitôt ceci affirmé je m'aperçois que c'est inexact, ou tout au moins très insuffisant* »... Il ajoute ce constat « *à reconnaître le caractère forcément inachevé de tout ce que je dis. Parler, passer par le langage, c'est se confronter à un impossible à dire, qui constitue ce contre quoi, nécessairement, nous nous cognons. Et qu'avec Lacan nous pouvons désigner comme le Réel lui-même.* » (p. 178)

Alors l'écriture ?

Se risquer à l'écriture de ce qui serait « quelques réflexions à propos d'un parcours », comme le dit Nicole, à propos d'un parcours psychanalytique, un parcours de cure, et ce du lieu et de la place de l'analysant, tentant de cerner au plus près de l'intime des mots et des corps ce qui put être opérant dans l'analyse n'est pas sans faire écho à la dimension *d'engagement* dont parle Roland Chemama dans son ouvrage. Un engagement pris cette fois du côté de l'éthique de l'analyste, quand il renonce ou pas à conduire la cure des sujets qui s'adressent à lui, fussent-ils si différents, si autres dans leur présentation et jouissance que ce que l'enseignement et la pratique analytique lui auront appris. Roland Chemama, aborde là la clinique des perversions mais aussi celle des dépressions, où le défaut d'adresse vaut d'être entendu et pensé non pas comme absence d'adresse mais comme adresse d'un autre type, comme une plainte « *à la cantonade* » et que l'hypothèse « *d'un appel à l'Autre* » permet d'inscrire comme amorce à un transfert.

Ainsi ne pas céder sur son désir, serait le fil par où je relie ces deux ouvrages. « *Si dans la cure le sujet est introduit au langage de son désir* », « *ne pas céder sur son désir c'est pour le moins pouvoir situer dans quelle position on se trouve par rapport à lui.* » (p. 97) Et Roland Chemama ajoute quelques lignes à propos du passage sur la lâcheté morale dans le texte de Lacan (Télévision). Il dit « *Le courage qui manque au sujet, c'est plus simplement de se considérer comme un sujet : penser, parler, se repérer dans la structure, càd. déterminé par le discours qui l'a fait et qu'il est.* » (p. 90)

La parole, le sujet a-t-il le courage d'y croire ? Pour le sujet contemporain, c'est là une de ses difficultés. « *Il y a une clinique des rapports difficiles du sujet à sa propre énonciation, et la dépression n'est d'abord pas autre chose que cette difficulté* » (p.90)

Roland Chemama poursuit en rappelant que « d'être responsable de notre position de sujet » signifie que sitôt la psychanalyse permet au sujet de s'interroger sur sa place et son désir, tout évitement de cette tâche constitue une fuite sur laquelle on peut l'interroger » (p.90)

S'interroger sur sa place et son désir, s'interroger jusqu'à la peine d'y engager sa responsabilité, d'accepter d'entendre ce que jusqu'à présent

on n'avait pu entendre et faire sien, c'est ce travail de cure où analysant et analyste sont engagés que Nicole tente d'écrire.

Et l'écriture est elle-même travail de séparation. Nicole écrit « *C'est comme si avant de l'écrire il n'y avait rien, ou alors des bribes, des souvenirs de mots* »... « *M'en remettre donc aux bribes et aux souvenirs, comme si les mots ne pouvaient s'extraire que de là, qu'ils étaient enfouis dans le vague, collés à ce magma...* » ... « *...une fois écrits, une fois entendus dans la voix, capables donc de me surprendre et de me donner une idée.* » (p.103)

Tu cites René Char : « *Les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux* »

Et je terminerai par un dernier passage du livre de Nicole « *Sauf que les mots écrits, leur sens, leur syntaxe ont perdu le réel qu'ils disent, qu'ils sont eux-mêmes perdus pour le réel et que déjà ils inventent autre chose et qu'alors ce serait de la pensée qui émerge. Alors je peux répondre de ce que j'ai écrit...* » (p. 104)

J'en resterai là, en espérant avoir pu vous faire entendre pourquoi je pensais que tresser la discussion à propos de ces deux livres si distincts et si singuliers pouvait présenter un certain intérêt, et un certain risque.

Anne Joos

AfB, 30 novembre